

tu retournes. . . j'ai oublié deux lettres sur le bureau de mon petit salon. . . il faut qu'elles partent par le courrier de midi. . . Va vite et viens nous rejoindre à la gare.

Pendant que le domestique s'éloignait au grand trot, madame de La Pave reprit sa marche à côté du commandant, et, après quelques minutes de silence, le regardant brusquement :

— Vous m'en voulez beaucoup ? dit-elle.

Le ton était bref, sérieux et hautain. Maurice comprit aussitôt qu'il l'avait mal jugée et qu'il avait affaire à une personne très maîtresse d'elle-même et de ses actes.

— Oui, madame, dit-il gravement, beaucoup !

— Je sais que je fais mal, dit-elle, très mal. . . Mais c'est vous seul qui en êtes la cause.

— Moi !

— Oui. . . vous ! Pourquoi m'avez-vous abandonnée ? . . . Si vous étiez, en effet, rappelé par votre service, si vous étiez forcé de partir, — et j'en doute, — ne pouviez-vous pas au moins, ne deviez-vous pas m'écrire, me donner signe de vie, d'intérêt, d'affection ? . . . Condamnée à vivre sans amour, croyez-vous que je puisse également vivre sans amitié ? . . . Eh bien ! dans ma situation, je n'avais, je ne pouvais avoir qu'un ami sûr, vous le saviez. . . je vous l'avais dit. . . L'amitié d'un homme comme vous pouvait peut-être me consoler de ma destinée manquée, ou du moins j'en faisais le rêve. . . et vous le brisez brutalement. . . vous vous sauvez, vous m'abandonnez. . . vous me faites ce chagrin. . . vous me faites cette injure, et vous voulez que je ne les ressente pas ! . . . Vous me prenez donc pour une des statues de mon jardin ! . . . Mon Dieu ! monsieur, vous allez me trouver bien franche. . . mais, si je me marie, c'est pour me venger de vous, de votre abandon, de votre mépris, de votre dureté. . . c'est pour vous blesser et vous affliger à mon tour, si je puis !

— En cela, madame, dit le jeune commandant avec émotion, vous avez tout à fait réussi, car vous m'affligez profondément. — Quant aux torts que vous me reprochez, et qui sont très réels, je vais vous les expliquer avec l'absolue franchise dont vous m'avez donné l'exemple : — J'ai craint simplement que le rôle d'ami et de confident ne fût trop délicat et trop dangereux auprès d'une femme aussi charmante que vous l'êtes.

— Il faut saluer, je suppose ? dit madame de La Pave, en se courbant sur le cou de son cheval.

Et, après une pause :

— Eh bien alors. . . reprit-elle avec sa mine ironique, ça va recommencer ? Vous allez repartir ?

— Comme vous vous mariez, dit Maurice, cela devient inutile.

— Ah ! dit la jeune femme, c'est juste !

Elle fit quelques pas d'un air pensif, son corps souple suivant avec abandon les mouvements de son cheval ; puis, tout à coup, regardant Maurice :

— Et si je ne me mariais pas dit-elle. . . quoi ?

Avant que le jeune officier pût répondre à cette singulière et embarrassante question, leur tête-à-tête fut troublé subitement par l'apparition au tournant de la route d'un cavalier qui s'avancait vers eux au petit galop.

— Gérard ! s'écria la jeune femme.

Puis elle ajouta tranquillement :

— C'est une surprise ! Je ne l'attendais que ce soir. . . Aimable impatience ! . . . Monsieur de Frémeuse, je vous demande d'être bien, très bien pour lui.

Maurice s'inclina.

Gérard de Combaleu était un grand garçon élégant et robuste, bien qu'alourdi déjà par ses habitudes de viveur nocturne. Ses traits, un peu épais et endormis, ne manquaient pas d'une certaine beauté vulgaire. C'était au moral un libertin bon enfant, un don Juan de coulisse et de cabaret, d'un esprit enjoué, grossier et médiocre, du reste ne craignant pas un coup d'épée et suffisamment homme d'honneur suivant le train du monde.

Madame de La Pave se porta d'un petit temps de trot au-devant de Gérard, et lui tendant la main :

— Bienvenu, cousin ! dit-elle, puis se retournant un peu sur sa selle : Monsieur de Frémeuse, mon cousin de Combaleu ! . . . Gérard, le commandant de Frémeuse, l'ami de M. de La Pave !

Sur cette présentation, les deux hommes se saluèrent avec une courtoisie un peu froide ; car s'il y avait un être au monde que le commandant eût volontiers caressé du bout de sa cravache, c'était le fiancé de madame de La Pave, et, d'autre part, si bon enfant que pût être Gérard de Combaleu, il ne pouvait lui être très agréable de trouver sa fiancée se promenant dans la campagne avec un jeune officier d'une tournure remarquablement distingué. Mais au point où en étaient les choses avec sa cousine, Gérard se regardait déjà comme marié et ne pouvait attacher à cet incident une importance sérieuse.

Le léger nuage qui avait chargé son front au début de la rencontre se dissipa aux premières paroles de politesse que le commandant crut devoir lui adresser pour obéir aux ordres de madame de La Pave. On regagna donc paisiblement le château en s'entretenant de banalités sur un ton de bonne harmonie.

Comme elle mettait pied à terre avec l'aide de son fiancé, madame de La Pave demanda à Maurice s'il voulait rester à déjeuner. Il s'excusa avec discrétion : elle n'insista pas et le jeune commandant reprit solitairement le chemin du Prioré. Il se contenta de dire à sa mère que la promenade, à laquelle était venu se joindre M. de Combaleu, avait été parfaitement tranquille et insignifiante et qu'elle pouvait maintenant dormir en paix.

VIII

Pendant le reste de la journée, madame de La Pave rechercha la solitude. Elle s'enferma dans son appartement ; puis elle se promena longuement sous ses charmières. — Que pouvait-elle méditer ? A quoi rêvait cette jeune femme dans son âme cachée et profonde ? Était-il possible que son mariage avec son cousin, après lui avoir servi de moyen pour atteindre quelque but secret, lui parût à cette heure inutile et importun ? Était-il possible qu'elle eût la pensée de le rompre ? Mais ce mariage, suivant tous les usages, était maintenant comme fait ; il devait avoir lieu dans six semaines ; on en était aux derniers apprêts ; toutes les questions d'intérêt étaient réglées, le jour même de la cérémonie était fixé. Dans de pareilles conditions, comment rompre ? Sous quel prétexte raisonnable et honorable ? Comment rompre sans scandale, sans se donner des torts apparents, sans blesser l'opinion, sans sortir du bon goût et des bienséances du monde ?

Si madame de La Pave se posa en effet ce problème, la solution lui en parut vraisemblablement trop difficile, car elle eut tout l'air d'y avoir renoncé. On la vit même les jours suivants, se montrer, avec son futur plus attentive et plus engageante qu'elle ne l'avait été jusque-là.